

Eléments biographiques de Pierre Jakez Hélias et prolongements(langue, école, identité)

par

TR. et PPtx

6 mars 2026

Pierre Jakez Hélias, le maître des deux langues

Il avait cette voix tranquille qui semblait venir de loin, de ces terres battues par le vent où l'on apprend d'abord à écouter avant de parler. À l'École normale, Pierre Jakez Hélias ne se contentait pas d'enseigner le français : il nous apprenait la beauté secrète du mot juste, celui qui touche autant le cœur que l'esprit. Pour nous, jeunes élèves bretons, nés dans le breton de la maison et plongés tout à coup dans la prose exigeante de la grammaire française, il incarnait ce fragile passage entre deux mondes : celui de la langue apprise et celui de la langue transmise.

« Chez moi, témoignage d'élève-maître, comme chez tant d'autres élèves bretonnants, le breton était la langue de la maison maternelle, celle des premiers mots et des premières histoires. Mais à l'École normale, elle s'effaçait devant

l'exigence républicaine (« on nous battait pour un mot de breton et on nous faisait porter le symbole » racontait Pierre Jakez Helias) d'un français pur, unique, exclusif — un interdit qui, pour le développement de ma cervelle, fut à la fois un tremplin et un poids. « Jakez » en nous enseignant cette langue imposée, savait qu'il touchait une blessure vive. Il nous montrait, par sa propre voix, que l'on pouvait y puiser une richesse nouvelle sans renier l'ancienne. »

Né le 17 février 1914 à Pouldreuzic, au cœur du pays bigouden, dans une famille d'ouvriers agricoles exclusivement bretonnants, il avait lui-même découvert le français à l'école, comme une langue d'abord étrangère, puis peu à peu apprivoisée. Il n'en renia pourtant jamais sa langue maternelle : il la portait en lui comme une réserve de mémoire et de musique intérieure. Chaque règle, chaque vers qu'il nous (normaliens de l'ENG de Quimper) faisait apprendre semblait résonner d'un écho plus ancien, comme si derrière Racine ou Ronsard se devinait encore la voix d'un conteur au coin du feu. Son érudition n'écrasait pas, elle éclairait ; elle redonnait à la langue française ce qu'elle a de plus vivant, son souffle de fraternité et de partage.

Quand plus tard j'ai relu *Le Cheval d'orgueil*, le récit de son enfance paysanne en Bretagne, j'y ai retrouvé ce regard d'homme fidèle à sa terre et reconnaissant envers l'école, malgré ses cadres rigides. Ce livre, c'était aussi un peu le nôtre : l'histoire d'une conquête patiente, d'une ascension par

les mots. Les siens, et ceux qu'il nous avait appris. Jakez nous montrait que maîtriser la langue française ne signifiait pas trahir la langue bretonne, mais lui donner un autre visage, une autre chance de se dire au monde.

Et je crois que c'est cela, au fond, qu'il a transmis : la conviction que parler juste, c'est toujours parler vrai, quelle que soit la langue. Entre le breton de ma mère et le français de l'École normale, sa présence traçait un chemin possible, à la fois fidèle à nos origines et ouvert à l'universel.

Quelques repères biographiques et littéraires

Pierre-Jacques Hélias, dit *Pierre Jakez Hélias*, naît le 17 février 1914 à Pouldreuzic (Finistère) dans une famille d'ouvriers agricoles exclusivement bretonnants. Il y passe une enfance profondément marquée par la culture paysanne bretonne, avant de poursuivre brillamment ses études à Quimper puis à Rennes, où il obtient sa licence et un diplôme supérieur de lettres à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Il est agrégé de lettres modernes (tour extérieur, 1974) après trente ans de professorat à l'École normale des Garçons à Quimper (1948-1975) tout en s'engageant dans la *Ligue de l'enseignement* et dans de nombreuses actions d'éducation populaire.

Écrivain, poète, dramaturge il est aussi homme de radio (de 1946 à 1960 avec Pierre Trépos). En 1948 il est cofondateur du Festival de Cornouaille. Il publie en 1975 *Le Cheval d'orgueil*, vaste fresque autobiographique consacrée à la Bretagne paysanne du début du XX^e siècle, qui rencontre un immense succès (tirage à 3 millions d'exemplaires et traduction en une vingtaine de langues). Elle sera adaptée au cinéma en 1980 par Claude Chabrol. Il laisse une œuvre abondante, en français comme en breton, tout entière tournée vers la sauvegarde d'une mémoire collective et vers la dignité d'une culture longtemps tenue à l'écart, avant de s'éteindre à Quimper le 13 août 1995.

Impact du handicap linguistique et témoignages

L'interdiction du breton à l'École normale et dans l'enseignement public, imposée dès la mise en application des lois de Jules Ferry (1881-1882) et renforcée jusqu'au XX^e siècle pour respecter l'indivisibilité républicaine, a créé un handicap linguistique majeur pour les élèves bretonnants, freinant souvent leur expression cognitive et leur réussite initiale.

Blessure intime et construction de soi

Cette exclusion forcée de la langue maternelle générait un arrachement culturel et psychologique, avec des punitions pour « symbole » (usage du breton), provoquant honte et inhibition chez les enfants, un « fossé linguistique » intergénérationnel et des difficultés à structurer la pensée dans une langue seconde mal maîtrisée. Pierre Jakez Hélias, formé dans ce système, en témoigne dans *Le Cheval d'orgueil* : malgré son succès (bourse de lycée en 1925, agrégation), il évoque le ressentiment des punitions pour breton maladroit et l'effort pour « apprivoiser » le français sans renier ses origines.

Parcours de quelques bretons célèbres

Sur le plan professionnel, ce bilinguisme asymétrique limitait l'accès aux postes élevés dans l'administration ou l'enseignement, favorisant une francisation accélérée mais au prix d'une dévalorisation économique et sociale du breton (déclin industriel en Bretagne, exclusion des réseaux nationaux). Les instituteurs bretons, comme à l'École normale de Quimper, excellaient souvent malgré tout (Hélias y enseigna pendant 30 ans !), mais avec un coût personnel — retard dans la maîtrise écrite, moindre aisance orale initiale, et une carrière cantonnée au local tant que le breton stigmatisait. A long terme, cela accélèrerait le déclin du breton (d'environ 1 million de locuteurs en 1900 à moins de

200 000 aujourd'hui), freinant les carrières culturelles ou politiques locales.

L'interdiction stricte du breton à l'école, particulièrement à l'École normale, a freiné le développement précoce de nombreux talents bretons célèbres, les obligeant à un apprentissage tardif et douloureux du français qui a retardé leur ascension sociale et intellectuelle.

Pierre Jakez Hélias (1914-1995)

Le parcours du professeur emblématique illustre ce handicap : né dans un milieu exclusivement bretonnant , il n'apprend le français qu'à l'école primaire, subissant les punitions pour « breton maladroit ». Malgré une bourse au lycée de Quimper en 1925 et une agrégation de lettres, il évoque dans *Le Cheval d'orgueil* le ressentiment de cet arrachement linguistique qui a marqué ses premières années d'études.

Louis Guilloux (1899-1980)

Écrivain majeur né à Saint-Brieuc, qualifié de « romancier de la douleur » par Camus, Guilloux est issu d'un milieu modeste dans une ville bretonnante marquée par la fracture sociale et linguistique. L'école publique l'immerge violemment dans le français, freinant son expression juvénile ; son œuvre (*Le Sang noir*) portera trace de cette fracture sociale et linguistique vécue comme une violence.

Glenmor (Émile Le Scanff, 1931-1996)

Chanteur et militant culturel né à Maël-Carhaix, Glenmor parle breton à la maison mais subit à l'école les humiliations du « symbole » et l'interdit absolu. Ce refoulement initial alimente sa révolte adulte : il devient un éveilleur culturel dans les années 1970, transformant le handicap en engagement pour la fierté bretonne.

Ces figures montrent comment le système a canalisé des énergies vers l'excellence française, mais au prix d'une perte identitaire précoce .

La honte linguistique ; du symbole au « suicide linguistique »

La honte linguistique, induite par l'interdiction du breton à l'école via le « symbole » (punition humiliante portée au cou), a laissé des traces profondes dans les mémoires bretonnes, transformant la langue maternelle en source de vexation intime. Ainsi :

Pierre Jakez Hélias relate dans Le Cheval d'orgueil, ses propres punitions pour « breton maladroit » à l'école primaire de Pouldreuzic : « On nous battait pour un mot de breton, et on nous faisait porter le symbole ». Il décrit ce refoulement comme un arrachement qui a freiné sa maîtrise initiale du français, malgré son excellence ultérieure, instillant une blessure identitaire qu'il transmue en œuvre littéraire.

Témoignages anonymes d'élèves (années 1930- 1950)

L'un raconte : « J'avais 5 ans, je ne parlais que breton. Lors d'une récréation, j'ai dit « C'est à toi » en breton à un copain. Le directeur m'a donné un coup de pied qui m'a projeté à plusieurs mètres. C'était la super-honte, avec le sabot au cou jusqu'au soir ». Cette délation forcée entre enfants aggravait l'humiliation publique.

L'autre, originaire d'une autre contrée de Basse-Bretagne, rapporte que son instituteur sévissait chaque matin en plaçant le témoin compromettant appelé « ar mud » dans la poche du contrevenant pris en flagrant délit . Celui-ci s'en débarrassait-en prenant quelques risques- en le glissant discrètement dans la poche d'un autre camarade considéré lui-aussi comme fautif etc ... Le dernier porteur en fin de classe, identifié par le maître, restait en retenue pour conjuguer à tous les modes et à tous les temps le fameux « ne plus parler breton » !

Le témoignage de Rozenn Milin, historienne

Dans sa thèse, cette auteure analyse comment le « symbole » inculquait aux Bretons la honte de leur langue, menant au « suicide linguistique », ceci impliquant les parents eux-mêmes refusant de transmettre le breton pour épargner à leurs enfants la stigmatisation. « Comment couper un enfant de son intimité linguistique ? », interroge-t-elle...

Ces messages, croisées à nos expériences d'élèves-maîtres, renforcent l'hommage rendu à P. Hélias comme passeur qui a su panser cette fracture.

Quelles actions concrètes propose le film *Yezh ar Vezh* pour réhabiliter le breton

Le film *Yezh ar Vezh, la langue de la honte* (1979), réalisé par Philippe Durand, est avant tout un documentaire testimonial dénonçant les méthodes répressives contre le breton à l'école (le « symbole », punitions physiques). Il ne propose pas d'actions concrètes détaillées comme un programme, mais agit indirectement par sa diffusion militante. Il s'agit d'un documentaire de 51 minutes, diffusé notamment par la Cinémathèque de Bretagne. Il interroge la situation de la langue bretonne dans les années 1970 en remontant aux politiques scolaires d'interdiction et de culpabilisation mises en place à la fin du partir du XIX^e siècle.

Les fiches et présentations récentes de projections publiques (Images en bibliothèques, centres culturels) insistent sur la dénonciation de l'interdiction scolaire du breton et la culpabilisation de ses locuteurs, et présentent le film comme « fer de lance » d'un combat plus général pour la reconnaissance de l'identité bretonne. Ses projections dans les médiathèques ou lors de festivals sont explicitement présentées comme des outils de réhabilitation

culturelle. Bien que non listés dans le film lui-même, ses projections récentes (2025-2026) s'accompagnent d'appels à l'action par:

- **Transmission familiale** : encourager les jeunes à enregistrer les locuteurs âgés, comme dans le projet complémentaire Hor Yezhoù (500 000 albums vocaux visés d'ici 2025).
- **Revendications publiques** : plus de breton dans l'enseignement immersif (Diwan), bilingue dans les services et signalétique. Faire écho aux luttes judiciaires actuelles (*Paul Molac*).
- **Chants militants** : inspirant des œuvres comme Yezh ar Vezh, Yezh ar Galon (2026), qui célèbrent la langue du cœur contre la honte.

Au total, ce film catalyse plus qu'il ne planifie, motivant une revitalisation par la mémoire douloureuse partagée.

Annexe 1.

Poème en français de Pierre Jakez Hélias :

<https://www.poemes.co/branle.html>

Branle

Dans mes prunelles
J'ai toute la mer en émoi,
Des vagues jumelles
Qui crèvent en moi.

L'amour fragile
Doit vivre au branle de la mer,
Ma douce, mon île,
Dans mes yeux ouverts

Mer, tu m'abuses,
Tu viens au sable et tu repars.
De charme et de ruse
Qui dira la part !

D'espoir en peine,
Dans ma tête un branle est dansé
Devant vous, ma reine,
Pour un insensé

Le vent de grève
Trempe mon coeur au sel marin
Pendant que s'élève
L'écho d'un chagrin.

Toute ma vie,
Dans mes yeux, au sein de la mer,
Ce n'est que magie,
Branle et doute amer.

Sa traduction en breton bigouden

Brodañ

I

*Eus mein sklevigoù
Eus an holl vor en emou,
Begadoù krenn da ziviz
A zistrujañ ennom.*

II

*Ar sklerijenn gwenn
A zo da vevañ d'ar vrodañ
Eus an holl vor, ma tañ,
Ma skouarn, ma skliv.*

III

*Eus mein sklevigoù digor
Vor, t' o housaat,
Eus hud ha ruse an tanv,
Piv pivote a lavare ?*

IV

*Eus goulenn d'inenn
Eus ma benn vrodañ a zo tanseet
Ur c'hwibell traezh
A gwask ma kalon e sel ar mor.*

V

*Holl va mizioù
Eus mein sklevigoù e kreiz ar mor
N'eo nemet hud
Vrodañ ha droug amzer.*

Annexe 2.

Implication de Pierre Jakez Hélias dans la Résistance et la Libération

Pierre Jakez Hélias a participé à la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale de manière discrète, en tant qu'agent de liaison au sein du réseau Défense de la France, qui a rejoint le Mouvement de Libération Nationale (MLN) début 1944. Blessé lors de la campagne de France en 1940 en Haute-Vienne, il reprend son enseignement à Rennes fin 1940, puis à Fougères, où il est recruté en 1942 par Pierre Héger, chef régional de Défense de la France, évitant ainsi le STO.

À la Libération de Rennes et Fougères (août 1944), il devient rédacteur en chef du journal *Vent d'Ouest* (MLN), lançant 18 éditoriaux virulents du 14 octobre 1944 à juillet 1945 sur l'épuration, la faim, les prisonniers et la reconstruction républicaine, tout en soutenant de Gaulle. Cette contribution journalistique prolonge son engagement résistant, marquant son virage vers l'édition et la culture bretonne après-guerre.

On rappellera que Pierre Jakez Hélias a écrit un poème en breton intitulé *Enez Sun (Île de Sein)*, rédigé en 1948 lors d'un séjour sur l'île et publié vers 1950. Ce texte rend hommage aux marins de Sein, tous partis le 19 juin 1940

pour rejoindre de Gaulle en Angleterre, formant le premier noyau de la France libre.

Le poème évoque la nouvelle de la défaite française arrivant sur l'île :

« Ur c'helou kriz a darzh e Sun a-dreuz ar mor / Breizh hor c'halon a rann ! »

(Voici qu'éclate une mauvaise nouvelle par delà la mer / Bretagne, nos cœurs se déchirent !).

Les pêcheurs partent en masse : « Na bag e porz na gwaz en ti » (Plus de bateaux au port, plus d'hommes à la maison).

Puis Hélias imagine un rêve surréaliste des femmes sénanes : l'île elle-même devenant bateau pour les suivre vers l'Angleterre, sous les vagues et les nuages : « Kemeromp pep hini hor roeñv ! » (Prenons chacune nos rames !). Le réveil au matin est poignant : l'île est toujours là, immobile, pendant quatre ans d'occupation.

Ce poème illustre son engagement républicain post-Résistance et son lyrisme breton, liant mémoire collective et imaginaire poétique. On en trouvera ci-dessous la version intégrale mise à la disposition de l'ASVPNF par un ancien élève-maître de l'ENG de Quimper qui a souhaité garder l'anonymat . Il nous a également remis sa traduction non validée par son ancien Professeur !

Enez sun

Eur helou kriz a darzh e Sun a-dreuz ar mor,

Breiz, or halon a rann !
Eur helou kriz a darz en hafiv hag er goudor :
" Skubet on armeou, erru an Alaman
Beteg aochou Arvor !"

I
Ha paotred Sun er vag a lamm.
" Kenavo, tad ! Kenavo, mamm !
Kenavo gwreg ha bugale !
Deoh a-vepred ni' zalho tomm,
Ni 'zeuio d'ar gêr dizale,
Med hirio ne hellom ket chom.

N'om ket gouest da veva nemed kreiz ar frankiz.
Breiz, or halon a rann !
N'om ket gouest da veva nemed hervez or hiz;
War zouar ha war vor e kendalh an emgann
Ha bevet Eneziz ! »

II
Na bag e porz na gwaz en ti.
Ar mor deus o zammet ganti
"Trezeg Bro-Zaoz war-lerh o c'hoant,
Ha deut an noz, en Enez Sun,
Pe wrahed koz pe wragez koant,
An holl verhed a zo dihun.

« Ni 'garfe mond d'o heul gand an Enez da vag,
Breiz, or halon a rann !
Ni 'garfe mond d'o heul, ma vefe bet distag

An tammig douar-mañ, kinniget d'ar German
A zo harzet dirag ».

III

Hogen, an Enez a glevas
Ar merhed kêz hag o zregas,
Ha setu hi, kerkent war neuñv
O tañsal skañv diouz ar hoummou :
"Kemerom pep hini or roeñv !"
A youh raktal mouez ar mammou.

Ha roeñvou merhed Sun, en noz don a ra beh.
Breiz, or halon a rann !
Ha roeñvou merhed Sun war hent Bro-Zaoz a dreh,
Med, pa daolas an heol e Sun ar henta bann
N'he-doa ket cheñchet leh.

Enez Sun, eost 1948.
Kemper, gwengolo 1950.

Le Poème de l'Île de Sein

Une nouvelle terrible éclate à Sein, par-delà la mer.
Bretagne, notre cœur se brise !
Une nouvelle terrible clame, dans le soleil et l'ombre :
« Nos armes sont balayées, les Allemands sont là,
Ils ont gagné les rivages d'Arvor. »

I

Alors les jeunes hommes de Sein bondissent dans leurs barques.
« Adieu, mon père ! Adieu, ma mère !
Adieu, épouse et enfants !

De vous, toujours, nous garderons la chaleur ;
Nous reviendrons bientôt au foyer,
Mais aujourd'hui nous ne pouvons rester.

Nous ne savons vivre qu'au cœur de la liberté.
Bretagne, notre cœur se brise !
Nous ne savons vivre qu'en suivant notre foi.
Sur terre comme sur mer, le combat continue,
Et les enfants de l'île vivront ! »

II

Plus de barques au port, plus d'hommes dans les maisons.
La mer les a emportés avec elle,
Les entraînant vers l'Angleterre selon leur volonté.
Et quand la nuit tomba sur l'île de Sein,
Vieilles femmes ou jeunes épouses,
Toutes demeurèrent éveillées.

« Nous voudrions partir à leur suite sur la mer,
Bretagne, notre cœur se brise !
Nous voudrions partir à leur suite, si seulement
Ce petit morceau de terre, offert à l'Allemand,
N'était pas retenu devant lui. »

III

Mais l'île entendit les plaintes des femmes et leur courage,
Et soudain, la voici qui se met à dériver,
Dansant légèrement sur les flots :
« Prenons chacune nos rames ! »
crient aussitôt les voix des mères.

Et les rames des femmes de Sein frappaient la mer profonde.
Bretagne, notre cœur se brise !

Les rames des femmes de Sein faisaient route vers l'Angleterre,
 Mais, lorsque le soleil lança sur Sein son premier rayon,
 L'île n'avait pas bougé.

Île de Sein, août 1948.

Quimper, septembre 1950.

Enez Sun / L'Île de Sein

<i>Texte breton</i>	<i>Traduction littéraire française</i>
Enez Sun <i>Eur helou kriz a darz e Sun a-dreuz ar mor, Breiz, or halon a rann ! Eur helou kriz a darz en hafiv hag er goudor :</i> <i>“Skubet on armeou, erru an Alaman Beteg aochou Arvor !”</i>	L'Île de Sein <i>Une nouvelle terrible éclate à Sein, par-delà la mer. Bretagne, notre cœur se brise ! Une nouvelle terrible clame, dans le soleil et l'ombre :</i> <i>« Nos armes sont balayées, les Allemands sont là, Ils ont gagné les rivages d'Arvor. »</i>
I <i>Ha paotred Sun er vag a lamm. “Kenavo, tad ! Kenavo, mamm ! Kenavo gwreg ha bugale ! Deoh a-vepred ni'zalho tomm, Ni 'zeuio d'ar gêr dizale, Med hirio ne hellom ket chom.</i>	I <i>Alors les jeunes hommes de Sein bondissent dans leurs barques. « Adieu, mon père ! Adieu, ma mère ! Adieu, épouse et enfants ! De vous, toujours, nous garderons la chaleur ; Nous reviendrons bientôt au foyer, Mais aujourd'hui nous ne pouvons rester.</i>

<i>Texte breton</i>	<i>Traduction littéraire française</i>
<i>N'om ket gouest da veva nemed kreiz ar frankiz. Breiz, or halon a rann ! N'om ket gouest da veva nemed hervez or hiz ; War zouar ha war vor e kendalh an emgann Ha bevet Eneziz !</i>	<i>Nous ne savons vivre qu'au cœur de la liberté. Bretagne, notre cœur se brise ! Nous ne savons vivre qu'en suivant notre foi. Sur terre comme sur mer, le combat continue, Et les enfants de l'île vivront !</i>
<i>II Na bag e porz na gwaz en ti. Ar mor deus o zammet ganti "Trezeg Bro-Zaoz war-lerh o c'hoant, Ha deut an noz, en Enez Sun, Pe wrahed koz pe wragez koant, An holl verhed a zo dihun.</i>	<i>II Plus de barques au port, plus d'hommes dans les maisons. La mer les a emportés avec elle, Les entraînant vers l'Angleterre selon leur volonté. Et quand la nuit tomba sur l'île de Sein, Vieilles femmes ou jeunes épouses, Toutes demeurèrent éveillées.</i>
<i>« Ni 'garfe mond d'o heul gand an Enez da vag, Breiz, or halon a rann ! Ni 'garfe mond d'o heul, ma vefe bet distag An tammig douar-mañ, kinniget d'ar German A zo harzet dirag. »</i>	<i>« Nous voudrions partir à leur suite sur la mer, Bretagne, notre cœur se brise ! Nous voudrions partir à leur suite, si seulement Ce petit morceau de terre, offert à l'Allemand, N'était pas retenu devant lui. »</i>
<i>III Hogen, an Enez a glevas Ar merhed kêz hag o zregas,</i>	<i>III Mais l'île entendit les plaintes des femmes et leur courage,</i>

<i>Texte breton</i>	<i>Traduction littéraire française</i>
<i>Ha setu hi, kerkent war neuñv O tañsal skañv diouz ar hoummou : “Kemerom pep hini or roeñv !” A youh raktal mouez ar mammou.</i>	<i>Et soudain, la voici qui se met à dériver, Dansant légèrement sur les flots : « Prenons chacune nos rames ! » crient aussitôt les voix des mères.</i>
<i>Ha roeñvou merhed Sun, en noz don a ra beh. Breiz, or halon a rann ! Ha roeñvou merhed Sun war hent Bro-Zaoz a dreh, Med, pa daolas an heol e Sun ar henta bann N'he-doa ket cheñchet leh.</i>	<i>Et les rames des femmes de Sein frappaient la mer profonde. Bretagne, notre cœur se brise ! Les rames des femmes de Sein faisaient route vers l'Angleterre, Mais, lorsque le soleil lança sur Sein son premier rayon, L'île n'avait pas bougé.</i>
<i>Enez Sun, eost 1948. Kemper, gwengolo 1950.</i>	<i>Île de Sein, août 1948. Quimper, septembre 1950.</i>